



**HAL**  
open science

# La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique

Samia Naïm

► **To cite this version:**

Samia Naïm (Dir.). La rencontre du temps et de l'espace. Approches linguistique et anthropologique. Samia Naïm. Peeters, 2006, 90-429-1746-6. <halshs-01483947>

**HAL Id: halshs-01483947**

**<https://shs.hal.science/halshs-01483947v1>**

Submitted on 11 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# LA RENCONTRE DU TEMPS ET DE L'ESPACE

## APPROCHES LINGUISTIQUE ET ANTHROPOLOGIQUE

### *Présentation*

par Samia NAÏM\*

Faut-il le rappeler ? *Temps* et *espace* sont à la fois des données de l'expérience commune, des objets de représentation langagière et le point de référence fondamental de toute parole. À ce titre, les deux notions se prêtent particulièrement à des études comparatives pluridisciplinaires portant sur les relations complexes entre l'expérience, la culture et la langue.

La catégorie grammaticale du temps a depuis longtemps fait l'objet de recherches linguistiques dans différentes familles de langues. Nous disposons à ce sujet d'une riche bibliographie sur les rapports complexes qu'elle entretient dans divers systèmes avec d'autres catégories grammaticales (le verbe, le nom, l'aspect, les modes...) et avec les structures diathétiques de l'énoncé. Les recherches sur l'espace ne manquent pas. Des études ont montré que le système spatial égocentrique et anthropocentrique attesté dans la plupart des langues indo-européennes n'est pas le seul système linguistique naturel et qu'il existe une variété dans les stratégies cognitives spatiales<sup>1</sup>.

Le présent ouvrage s'attache en particulier à l'expression et aux manifestations simultanées du temps et de l'espace. Il focalise l'attention sur les faits de langue et de culture qui révèlent des transitions, des rencontres et des intersections entre ces deux univers notionnels<sup>2</sup>. Des phénomènes de transfert et de transposition ont été mis au jour dans les approches cognitives de la relation *temps-espace*. Deux grands axes s'y dégagent à l'intérieur desquels les points de vue ne sont cependant pas identiques : celui qui soutient l'idée d'un transfert *de l'espace au temps* (Jackendoff 1983, Lakoff & Johnson 1985, Haspelmath 1997), celui qui récuse toute ordination entre *temps* et *espace* (Langacker 1987, Pottier 1992, Hagège 1998, Berthonneau 1998) ; cette question sous-tend l'ensemble des contributions à l'ouvrage.

À partir des recherches que nous menons sur des langues (afro-asiatique, Niger-Congo, dravidienne, amérindienne, slave...), des cultures et des organisations sociales (rurales, citadines, nomades) pour l'essentiel non européennes, nous nous sommes ainsi interrogés sur les rapports pouvant exister entre un mode spécifique

---

<sup>1</sup> Comme par exemple celles qui sont menées dans des langues de familles très diverses du groupe de recherche en anthropologie cognitive du MPI (Max Plank Institut).

<sup>2</sup> Sur ces questions, voir en particulier les contributions de A. Culioli (1997), H. Seiler (1997), M. Haspelmath (1997) et B. Pottier (2000).

de représentation du temps (linéaire, cyclique, hélicoïdale...) et de son découpage lexical (plus ou moins fin et précis ; générique et/ou spécifique...), et le processus d'emprunt métaphorique. On le sait, celui-ci opère préférentiellement *de l'espace vers le temps* dans les langues européennes. Qu'en est-il dans d'autres langues ? Y a-t-il des cultures moins « spatialisantes » que d'autres ?

Par ailleurs, à l'intérieur d'une même langue, il arrive que le rapport du temps à l'espace se manifeste de manière explicite au niveau d'une catégorie grammaticale spécifique, celle des localisateurs fonctionnant dans le repérage temporel par exemple, mais demeure opaque pour d'autres éléments grammaticaux ou lexicaux porteurs d'une double information spatiale et temporelle. Dans quelle mesure l'analyse étymologique (lorsqu'elle est possible) permet-elle d'assigner une valeur originelle à ces éléments, notamment dans les cas de grammaticalisation ou de semi-grammaticalisation ?

Il arrive également que le rapport du temps à l'espace, sous-jacent à l'organisation d'un domaine caractérisé du lexique, ne se révèle que dans le seul choix des items, en situation. Quelle place accorder alors, dans l'analyse et l'interprétation des données, aux facteurs énonciatifs et pragmatiques sous-jacents à l'expression linguistique ? Il est en effet notable que le corpus sur lequel s'appuie l'approche privilégiant le spatial soit constitué de matériaux qui par leur nature même (dictionnaires, grammaires, questionnaires...) tiennent ces facteurs à distance.

C'est à partir de formes variées de productions orales - entretiens libres, récits d'itinéraires réels et imaginaires, poésie dialectale, ballades, fragments de littérature - recueillies en situation, sur le terrain, que nous abordons ici la question de « la rencontre du temps et de l'espace ».

### *Temps, espace et diversité des langues*

Dans les langues bantoues classiques, la localisation spatiale se fait au moyen de trois classes locatives dont le fonctionnement détermine des accords. Ce système, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans le monde, est à des stades d'évolution divers dans les langues actuelles. En bafia (Nord-Cameroun), la classe nominale locative est inexistante (G. Guarisma). Deux relateurs, sémantiquement non spécialisés, sont utilisés pour l'encodage de la localisation spatiale et temporelle. Le lexique de l'espace est beaucoup plus fourni que celui propre au temps, à l'inverse de ce qu'on trouve dans les langues tchadiques du groupe central (V. de Colombel). Dans ces langues, *temps* et *espace* ont un même terme générique, mais les nominaux se rapportant au *temps* et à sa division sont considérablement plus importants que ceux se rapportant à l'espace. Les modalités verbales ont un contexte à la fois spatial et temporel où intervient la notion de « visible ».

En badaga (langue dravidienne), le recoupement temps-espace est relativement peu important sur le plan lexical (C. Pilot-Raichoor). Mais de nombreux éléments grammaticaux s'appliquent indifféremment aux domaines spatial et temporel :

pour les plus grammaticalisés, c'est la composante la plus abstraite de leur signifié qui est retenue. Un encodage original du temps dans sa relation à l'espace est relevé dans les formes finies du verbe. Parallèlement aux paradigmes positifs « passé », « présent », « futur », la langue a conservé un paradigme de négatif  $T_0$  que revêt la forme, faute d'un espace-temps commun où elle peut s'ancrer.

De manière toute aussi particulière, *temps* et *espace* composent ensemble dans l'encodage du déplacement, dans les parlers yéménites de la côte ouest (S. Naïm). En fonction de l'univers dans lequel prennent place les événements et des échelles de saisie du temps, différentes stratégies d'encodage du déplacement sont mises en place, qu'accompagne une réorganisation du paradigme des verbes y afférant. Dans ce domaine lexical de la spatialité, le temps opère comme principe organisateur abstrait. Des phénomènes de grammaticalisation du contexte sont relevés, qui confèrent à *l'espace* une dimension temporelle et sociale. Les systèmes de repérage temporel (*de proche en proche*) externe et interne à la langue témoignent d'une conception cyclique du temps.

En purepecha du Centre-Ouest du Mexique, les fonctionnels qui permettent de se référer au temps, expriment en premier lieu une localisation spatiale (C. Chamoreau). Le temps ne requiert d'ailleurs pas toujours de marque spécifique au contraire de la spatialisation. De nombreux lexèmes sont formés sur des bases ayant une signification spatiale ou temporelle, en fonction de leur suffixe. Mais les verbes dynamiques qui indiquent un seuil ou une transition offrent des configurations lexicales particulières : ils sont à l'origine de dérivations spatiales et temporelles.

Quant à la variété de slave méridional parlée en Grèce, le *našta*, son système actuel s'organise autour de deux « fonctionnels » dont l'un est spécialisé dans les relations sans mouvement avec les valeurs de « locatif » et de « ponctuel », et l'autre dans les relations avec mouvement avec les valeurs de « directionnel » et de « duratif » (E. Adamou). Le système évolue à sa manière sous l'influence très forte du grec moderne, excepté pour les fonctionnels qui ne sont pas touchés par l'emprunt tout en se révélant différents du vieux bulgare, du bulgare et du macédonien.

Des corrélations intra-langues et inter-langues apparaissent entre des notions temporelles et spatiales, entre *l'achèvement* et l'intériorité (ouldémé), entre le locatif « générique » et le ponctuel (*našta*, purepecha, bafia), entre l'allatif et le duratif (arabe yéménite, badaga), le comitatif et l'entre-temps (purepecha), le distal et le duratif (*našta*).

### *À propos des itinéraires*

Linguistes et anthropologues peuvent se rencontrer dans leur approche des modalités de description de configurations spatiales. Deux paraissent majeures : celle du « géomètre », qui donne une représentation synthétique de la configuration d'ensemble (en plan), et celle « déambulatoire » qui épouse la perspective du promeneur (J.-C. Depaule). Si dans la première le temps n'est guère présent, la

seconde *temporalise* l'espace. Nécessairement orientée temporellement et spatialement, la déambulation descriptive peut aussi se charger d'une « narrativité seconde », c'est-à-dire se densifier en intégrant davantage de temporalité, en restituant à l'espace son épaisseur historique. La rencontre de l'espace avec le temps se produit ainsi sur deux plans qui s'articulent : celui que construit la mobilité narrative du récit descriptif et celui d'un temps à profondeur variable qui croise le précédent.

Dans la ballade de Giriji Mādi (badaga), les deux modalités descriptives se combinent et sont distinguées par le choix des suffixes casuels encodant les déplacements dans les séquences narrées et dans celles qui sont chantées. Les parties narrées donnent une vue globale, synthétique de la scène ; le narrateur visualise le point de départ et le point d'arrivée. Dans les parties chantées, l'auditeur progresse en même temps que le héros. En purepecha, le changement de point de vue dans les itinéraires narratifs ressortit au jeu qui s'opère entre les déplacements mentaux du narrateur, qui prend en charge sa propre localisation ainsi que les déplacements des personnages, et la saillance des protagonistes qui se constituent en points de repère, les uns par rapport aux autres.

Par ailleurs, les recherches ethnologiques ont montré comment une spatialité, c'est-à-dire la logique spatiale qui caractérise une culture, se définit notamment par la manière dont, dans une formation sociale donnée, temps et espace jouent et composent l'un avec l'autre ou s'imprègnent mutuellement<sup>3</sup>, selon l'expression d'A. Berque (1993). L'idée que l'espace est du « temps consolidé » (M. Roncayolo) a souvent été mise en relief. Des travaux comme ceux de M. Granet à propos de la Chine, de D. Liberski-Bagnoud (2002) à propos des Kaseno du Burkina-Faso ou de G. Condominas (1980) à propos de l'Asie du Sud-Est, ont en commun de faire apparaître qu'une construction territoriale est à la fois spatiale et temporelle.

L'espace où des groupes se sont établis successivement et côte à côte peut devenir une sorte de « livre généalogique » (Toffin 1994). Des récits, évoquant des événements triviaux ou héroïques, récents ou anciens, donnent leur sens à des territoires collectifs et individuels qu'ils ponctuent ou quadrillent. Ils désignent des repères, légitiment des frontières. Des cartes mentales se dessinent, maillées de parcours qui pour certains apparaissent comme une inscription spatiale du temps, celui des origines, de la remémoration, de l'actualisation d'événements du passé. L'univers social établit ainsi sa légitimité sur l'espace et réciproquement. Récits, mots et lieux sont mobilisables pour inscrire de nouvelles histoires et modeler de nouveaux territoires.

En Polynésie (B. Gérard), les *marae* sont des lieux édifiés dans les temps païens pour convoquer les dieux et les ancêtres, les *tupapa'u*, présences actuelles du passé, et les *ti'i*, présences du passé, témoins d'un passé oublié. « Est-il devant, connu ou derrière, inaccessible, inconnu, méconnu ? » Ces *marae* écrivent la distinction

---

<sup>3</sup> Voir l'état de la question établi par J.-C. Depaule (1996) dix ans après l'anthologie de F. Paul-Lévy et M. Segaud (1983).

passé ~ présent comme ce qui oppose les temps païens de la tradition chrétienne, mais rétablit leur continuité sur les registres généalogiques. Un autre type de continuité temporelle ressort des termes d'appellation de parenté qui, chez les Kanaks de Nouvelle-Calédonie (I. Leblic), tournent sur quatre générations : l'enfant est assimilé à l'ancêtre dont il reprend le nom. À côté de cette conception hélicoïdale du temps, où ce qui est « derrière » est en même temps « devant », il en existe une, linéaire, issue des généalogies et de l'intemporalité des mythes d'origine. Dans les deux cas, le temps apparaît indissociable de l'espace par les patronymes/toponymes, les lieux d'origine et les itinéraires qui créent de la parenté.

C'est par contre à un monde où les repères spatiaux et surtout temporels sont différents, décalés ou absents, mais où demeure toujours une dynamique événementielle qu'il est fait référence en thérapeutique chez les Purépecha du centre du Mexique (É. Motte-Florac). Dans la maladie de l'épouvante, le *susto*, maladie de la rupture des frontières, une relation spécifique du temps à l'espace est décryptée par le thérapeute lors du diagnostic. Le corps sert de miroir révélateur de traumatismes dont les repères sont inscrits dans la seule mémoire, que le thérapeute projette sur des supports matériels. En revanche, peu de place est laissée aux références proprement temporelles dans les poésies d'itinéraires des nomades sahariens de Mauritanie (C. Taine-Cheikh), qui peuvent se réduire à une liste de toponymes. Que cette énumération corresponde à un itinéraire ou fasse naître « un effet d'itinéraire », ce qu'elle donne à saisir en premier c'est l'amplitude spatiale qui caractérise les déambulations des nomades. Occupés à maîtriser l'espace qu'ils parcourent sans fin, ceux-ci « confient à leur poésie leur nostalgie qui est une annulation de l'histoire ».

Dans cet ouvrage, différentes façons de représenter l'espace dans ses dimensions matérielles, pratiques et symboliques, indissociablement liées au temps sont mises en lumière. Une commune volonté d'articuler la variabilité des « parcours » référentiels (ceux des toponymes, des termes d'adresse, des mots qui signalent des seuils, encodent des déplacements ou renvoient à la perte de repères), les cadres spatio-temporels qui ont présidé à leur élaboration et les changements de perspective ou de point de vue (du locuteur, de l'auteur, du descripteur) se manifeste dans les contributions tant linguistiques qu'anthropologiques.

## BIBLIOGRAPHIE

- BERQUE A., 1993, *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*, Paris, Gallimard.
- BERTHONNEAU A.-M., 1998, « Espace et Temps : Quelle place pour la métaphore ? », *Verbum* XX, 4, p. 353-382.
- CONDOMINAS G., 1980, *L'espace social – À propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Flammarion.
- CULIOLI A., 1997, « Subjectivité, invariance et déploiement des formes dans la construction des représentations linguistiques », in C. Fuchs & S. Robert (éds), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys, p. 43-57.
- DEPAULE J.-C., 1996, « L'anthropologie de l'espace », in J. Castex, J.-L. Cohen & J.-C. Depaule (éds), *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*, Paris, CNRS Éditions.
- HAGÈGE C., 1998, « Grammaire et cognition. Pour une participation de la linguistique des langues aux recherches cognitives », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, Leuven, Peeters, p. 41-56.
- HASPELMATH M., 1997, *From Space to Time*, München, Lincom Europa.
- JACKENDOFF R.-S., 1983, *Semantics and cognition*, Cambridge, Massachusetts/London, MIT Press.
- LAKOFF & JOHNSON, 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- LANGACKER R.-W., 1987, *Foundations of cognitive grammar*, vol. I, *Theoretical prerequisites*, Stanford University Press.
- LIBERSKI-BAGNOUD D., 2002, *Les dieux du territoire. Penser autrement la généalogie*, Paris, CNRS Éditions-MSH.
- POTTIER B., 2000, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Paris-Louvain, Peeters.
- 1992, *Sémantique générale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- 1962, *Systématique des éléments de relation. Étude de morphosyntaxe structurale romane*, Paris, Klincksieck.
- RONCAYOLO M., 1990, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard.
- SEGAUD M. & F. PAUL-LÉVY, 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre Georges Pompidou.
- SEILER H., 1997, « Localisation et prédication : grec ancien et langues diverses », in C. Fuchs & S. Robert (éds), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys, p. 106-118.
- TOFFIN G., 1994, « Les champs croisés de l'ethno-architecture : du monde indo-himalayen à l'Europe occidentale », *Diogène*, n° 166.

